

La mère de toutes les questions

## Du même auteur

*L'Art de marcher*  
Actes Sud, 2002  
« Babel », 2004

*Garder l'espoir :*  
*autres histoires, autres possibles*  
Actes Sud, 2006

*Ces hommes qui m'expliquent la vie*  
Éditions de l'Olivier, « les feux », 2018





REBECCA SOLNIT

La mère  
de toutes les questions

*traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Céline Leroy*

*illustrations de Paz de la Calzada*

LES FEUX

Éditions de l'Olivier

L'édition originale de ce livre  
a paru chez Haymarket Books en 2017,  
sous le titre : *The Mother of All Questions*.

ISBN 978.2.8236.1265.3

© Rebecca Solnit, 2017.  
© Paz de la Calzada pour les illustrations.  
© Éditions de l'Olivier, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Dans l'espoir que nous continuions d'avancer  
pleins d'amour pour tous ceux qui arrivent et pour  
leur clameur merveilleuse :*

*Atlas*

*Ella et Maya*

*Isaac et Martin*

*Berkeley*

*Brooke, Dylan et Solomon,*

*Daisy et Jake ;*

*Et merci aux lecteurs*

*Ainsi qu'à tous les agitateurs*





## Introduction

L'essai le plus long de ce recueil, qui est aussi le plus récent, parle de silence, et au début de sa rédaction, je croyais écrire sur les nombreuses façons dont les femmes sont bâillonnées. Je me suis vite aperçue que les façons dont les hommes sont bâillonnés faisaient partie intégrante de mon sujet, et que chacun de nous évolue dans un grand ensemble composé de divers types de silences, dont ces silences réciproques que nous appelons « rôles de genre ». Ce livre est un ouvrage féministe qui ne se concentre pas uniquement sur l'expérience des femmes mais sur notre expérience à tous – hommes, femmes, enfants et personnes défiant les binarités et les frontières du genre.

Ce livre parle autant d'hommes qui sont d'ardents féministes que de violeurs en série, et il est écrit avec la conscience que les catégories sont poreuses et leur utilisation forcément provisoire. Il évoque les rapides changements sociaux apportés par un mouvement féministe revitalisé qui, en Amérique du Nord et à travers le monde, ne se contente pas de modifier les lois. Ce mouvement modifie aussi notre compréhension de ce qu'est le consentement, le pouvoir, les droits, le genre,

la voix et la représentation. Ce mouvement merveilleusement polymorphe est tout particulièrement mené par la jeunesse sur les campus, sur les réseaux sociaux, dans la rue et j'ai une admiration sans borne pour cette nouvelle génération aussi intrépide que désinhibée de féministes et d'activistes des droits humains. Ma peur du retour de bâton est elle aussi sans borne, un retour de bâton qui est bien la preuve que le féminisme, en tant que partie d'un projet de libération plus vaste, menace le patriarcat et le statu quo.

Ce livre est une traversée du carnage, un éloge de la libération et de la solidarité, de la perspicacité et de l'empathie, ainsi qu'un examen des mots et des outils susceptibles de nous aider à explorer l'ensemble de ces sujets.

## La mère de toutes les questions (2015)

Il y a quelques années de cela, j'ai donné une conférence sur Virginia Woolf. Quand est arrivé le moment de prendre les questions du public, le sujet qui semblait intéresser la plupart des gens était de savoir si Woolf aurait dû avoir des enfants. J'ai pris cette interrogation au sérieux et j'ai répondu en expliquant qu'apparemment, Woolf avait envisagé d'en avoir au début de son mariage et après avoir vu le ravissement que la maternité avait procuré à sa sœur, Vanessa Bell. Mais avec le temps, Woolf a fini par considérer qu'il n'était pas sage de se reproduire, peut-être à cause de son instabilité psychologique. À moins, ai-je suggéré, qu'elle ait voulu être écrivain et consacrer sa vie à son art, ce qu'elle a fait avec le succès extraordinaire que l'on connaît. Pendant ma présentation, j'avais reçu l'assentiment du public en citant sa description du meurtre de «l'ange du foyer», cette voix intérieure qui dit à tant de femmes d'être des servantes qui se sacrifient pour la vie domestique et l'ego masculin. J'ai donc été étonnée de voir que prôner l'étranglement de la féminité conventionnelle aboutissait à cette conversation.

J'aurais mieux fait de dire que s'interroger sur le statut reproductif de Woolf était un détour soporifique et vain qui nous éloignait des questions magnifiques posées par son travail. (À un moment, il me semble avoir lancé : « On s'en carre, non ? », ce qui voulait dire la même chose et nous a permis de passer à autre chose.) Après tout, beaucoup de gens font des enfants ; alors qu'une seule personne a écrit *La Promenade au phare* et *Trois guinées*, et si nous étions là à parler de Woolf, c'était bien à cause de ces œuvres.

J'ai l'habitude de ce genre de question. Il y a dix ans, au cours d'une rencontre censée aborder un livre que j'avais écrit sur la politique, le Britannique qui m'interviewait a insisté pour qu'on parle du fruit de mes entrailles, ou plus précisément de leur absence de fruit, plutôt que du fruit de mes réflexions. Il s'est acharné contre moi pour savoir pourquoi je n'avais pas d'enfants. Aucune des mes réponses ne semblait le satisfaire. D'après lui, il aurait fallu que j'aie des enfants et puisque ne pas en avoir était incompréhensible, il fallait discuter de ça plutôt que des livres que j'avais publiés.

En quittant la scène, l'attachée de presse de mon éditeur écossais – une jeune femme mince d'une vingtaine d'années qui portait des ballerines roses et arborait une jolie bague de fiançailles – fulminait : « Il n'aurait jamais demandé ça à un homme. » Elle avait raison. (Aujourd'hui encore, je me sers de cette remarque pour rembarquer la personne qui m'interroge : « Est-ce que vous poseriez cette question à un homme ? ») Ces questions semblent découler du sentiment qu'il n'existe pas *DES* femmes, ces 51 % de

l'espèce humaine aussi différents dans leurs envies et aussi mystérieux dans leurs désirs que les 49% restants, mais seulement *LA* femme, qui doit se marier, se reproduire, laisser pénétrer des hommes et sortir des bébés, telle une sorte d'ascenseur pour l'espèce. Au fond, ces questions ne sont pas des questions mais l'affirmation que nous avons tort, nous autres qui croyons être des individus aptes à tracer notre propre route. L'intelligence est un phénomène individuel dont les productions sont follement variées ; les utérus ne mettent au monde qu'un seul type de création.

En fait, il y a tout un tas de raisons pour lesquelles je n'ai pas d'enfants : je suis très douée en contraception ; même si j'adore les enfants et mon rôle de tante, j'adore aussi la solitude ; ayant été élevée par des gens malheureux et désagréables, je ne voulais ni reproduire leur forme de parentalité ni engendrer des êtres humains qui pourraient penser de moi ce qu'il m'arrivait de penser de mes géniteurs ; la planète n'est plus en mesure de nourrir une population croissante dans les pays industrialisés et l'avenir est très incertain ; je voulais absolument écrire des livres, une vocation assez chronophage, je le sais aujourd'hui. Je ne suis pas dogmatique quant à la question des enfants. J'aurais pu en avoir dans d'autres circonstances et être heureuse – aussi heureuse que je le suis aujourd'hui.

Des gens veulent des enfants, mais n'en ont pas pour diverses raisons : personnelles, médicales, émotionnelles, financières, professionnelles ; d'autres n'en veulent pas et cela ne regarde personne non plus. Ce n'est pas parce

qu'on peut répondre à une question que tout le monde doit le faire ou que cette question doit être posée. La question de celui qui m'interrogeait était indécente, parce qu'elle présupposait que les femmes devraient avoir des enfants, et que les activités reproductrices d'une femme sont une affaire publique. Plus important encore, la question sous-entendait qu'il n'existait qu'un mode de vie convenable pour une femme.

Mais dire qu'il n'y a qu'un mode de vie convenable pour une femme est encore trop optimiste, puisqu'on trouve toujours des défauts aux mères. On s'autorise à les traiter de criminelles quand elles abandonnent leur enfant cinq minutes, et ce même si le père l'a abandonné pendant des années. Certaines mères m'ont raconté qu'avoir des enfants leur a valu d'être considérées comme de méprisables décérébrées. Beaucoup de femmes de mon entourage se sont entendu dire qu'elles ne pouvaient pas être prises au sérieux dans la sphère professionnelle parce qu'elles finiraient par partir pour avoir des enfants. Quant aux mères qui réussissent dans leur carrière, on présume qu'elles négligent quelqu'un. Il n'y a pas de bonne façon d'être une femme ; l'art de la chose tient peut-être plutôt à notre façon de refuser la question.

S'il y a des questions ouvertes, il existe aussi des questions fermées, des questions qui n'ont qu'une seule bonne réponse, ou en tout cas du point de vue de celui qui la pose. Ce sont les questions qui vous poussent vers le troupeau ou vous mordent si jamais vous vous en éloignez, des questions qui contiennent déjà leur réponse

et dont le but est de faire rentrer dans le rang et punir. Un de mes grands buts dans la vie est de m'approprier totalement cette habitude qu'ont les rabbins de répondre à des questions fermées par des questions ouvertes, d'avoir assez d'autorité intérieure pour barrer la route à un intrus ou, au moins, de me souvenir de demander : « Pourquoi me posez-vous cette question ? » J'ai constaté que c'était la meilleure réponse pour faire face à une question inamicale, les questions fermées ayant tendance à être inamicales. Mais le jour où on m'a interrogée sur mon absence d'enfants, j'ai été prise de court (en plus de souffrir d'un violent décalage horaire) et suis donc restée, interdite, à me demander : pourquoi est-il si prévisible que d'aussi mauvaises questions soient posées ?

Une partie de l'explication, c'est peut-être que nous avons appris à nous poser les mauvaises questions. Notre culture baigne dans cette espèce de « psychologie pop » obsédée par une seule et unique question : Êtes-vous heureux ? La poser est un tel réflexe qu'on en vient naturellement à espérer qu'un pharmacien équipé d'une machine à remonter le temps puisse aller livrer des antidépresseurs renouvelables à vie dans le quartier de Bloomsbury afin qu'une incomparable styliste de prose féministe soit réorientée vers l'enfantement d'une litière de loupiots nommés Woolf.

La question du bonheur suggère que nous savons à quoi ressemble une vie heureuse. On nous décrit souvent le bonheur comme une longue et belle série de cases cochées – mari/femme, progéniture, propriété privée, expériences érotiques – alors même qu'il suffit de réfléchir

une demi-seconde pour trouver de nombreux exemples de gens qui ne manquent de rien et sont pourtant malheureux comme les pierres.

On nous propose sans cesse des formules toutes faites, mais la plupart du temps, ces formules échouent totalement. Et pourtant on nous les ressert. Encore et encore. Elles se transforment en prisons et en punitions ; la prison de l'imagination piège beaucoup de gens dans la prison d'une vie misérable alors même que celle-ci applique toutes les bonnes recettes.

Le problème est peut-être littéraire : on nous fournit un seul et unique scénario sur ce qui fait une belle vie, même si ceux qui le suivent et ratent leur existence ne sont pas rares. Nous faisons comme s'il n'y avait qu'une seule intrigue possible avec un seul *happy end*, quand des myriades de possibilités fleurissent – et se fanent – autour de nous.

Même ceux qui vivent la meilleure version du récit officiel n'auront peut-être pas le bonheur en récompense. Ce qui n'est pas forcément une mauvaise chose. Je connais une femme qui a été heureuse en mariage pendant vingt-sept ans. Elle a vécu une longue vie pleine de sens, en accord avec ses principes, et elle est aimée et respectée par ses descendants. Mais je ne la qualifierais pas d'heureuse ; sa compassion pour les plus vulnérables et son inquiétude face à l'avenir lui ont donné une vision du monde pessimiste. Dire qu'elle est heureuse n'est pas une description appropriée, et il faudrait trouver d'autres mots. Les critères d'une vie heureuse peuvent énormément varier d'une personne à l'autre – aimer



et être aimé, être satisfait, connaître l'honneur, l'espoir, donner du sens, de la profondeur, s'engager.

Ce que je m'évertue à faire en tant qu'écrivain est de dénicher les manières de valoriser ce qui est insaisissable et sous-estimé, de décrire le sens des choses dans toutes ses teintes et nuances, de célébrer autant la vie publique que la vie solitaire, et – selon l'expression de John Berger – de trouver « une autre façon de raconter », d'où un certain découragement quand on s'évertue à nous assommer avec les mêmes vieilles histoires.

La « défense du mariage » conservatrice qui n'est pas autre chose que la défense du mariage hétérosexuel, ce vieil arrangement hiérarchique que les féministes ont décidé de réformer, n'est malheureusement pas l'apanage des seuls conservateurs. Combien de gens, dans cette société, se retranchent derrière la croyance dévote que le foyer hétérosexuel avec « un papa, une maman » serait, comme par enchantement, formidable pour les enfants, une croyance qui pousse par ailleurs beaucoup de monde à rester dans des unions malheureuses qui finissent par être destructrices pour tous leurs membres. Je connais des gens qui ont longtemps hésité à fuir des mariages catastrophiques parce que la vieille rengaine martelait qu'une situation terrible pour l'un des parents ou les deux sera bénéfique pour les enfants. Même les femmes mariées à des époux très violents sont incitées à rester parce que le mariage est censé être si merveilleux que les détails importent peu. La forme efface le fond. Un nombre incalculable de fois, pourtant, j'ai été témoin de la joie consécutive à un divorce et du bonheur de

familles à géométrie très variable, du parent célibataire à toutes les sortes de foyers recomposés et autres familles élargies.

À la sortie du livre sur ma relation avec ma mère, une femme qui avait épousé une brute professionnelle (père de ses quatre enfants) et bouillait souvent de rage et de désespoir, une journaliste en embuscade m'a demandé si c'était à cause de mon père violent que je n'avais pas trouvé d'homme avec qui faire ma vie. Sa question était chargée d'idées aussi préconçues qu'étonnantes sur ce que j'avais espéré faire de ma vie et sur son droit à s'immiscer dans mes choix. Pour moi, *The Faraway Nearby* abordait tranquillement, et par la bande, le long trajet qui m'avait finalement, permis de mener une vie très agréable tout en essayant de prendre en compte la fureur de ma mère, dont l'origine remontait à son enfermement dans des attentes et des rôles féminins conventionnels.

J'ai fait tout ce que j'avais prévu de faire, et mes projets ne correspondaient pas à ce qu'avait imaginé ma mère ou cette journaliste. J'ai écrit des livres, me suis entourée de gens brillants, généreux et j'ai vécu de grandes aventures. Les hommes – historiettes, flirts, relations à long terme – font partie de ces aventures, au même titre que les déserts lointains, les mers arctiques, les hauts sommets, les soulèvements et les désastres, l'exploration d'idées, d'archives, de documents et de vies.

Les recettes de l'épanouissement offertes par la société semblent causer un grand nombre de malheurs, chez ceux qui sont stigmatisés parce qu'incapables ou peu désireux

de les appliquer comme chez ceux qui s’y conforment, mais ne trouvent pas le bonheur. Bien sûr, il y a des gens qui mènent une vie standard et sont très heureux. J’en connais quelques-uns, comme je connais des moines, des prêtres et des abbesses célibataires et sans enfants très heureux, des gays divorcés très heureux et toutes sortes d’autres situations entre les deux. L’été dernier, mon amie Emma s’est dirigée vers l’autel au bras de son père, le mari de ce dernier juste derrière au bras de la mère d’Emma ; ces quatre personnes ainsi que l’époux d’Emma forment une famille incroyablement aimante et très unie qui s’engage pour la justice par la politique. Sur les deux mariages auxquels j’ai assisté cet été, aucun ne comprenait de femme ; lors du premier, l’un des époux a pleuré parce qu’il avait été exclu du droit de se marier pendant la majeure partie de sa vie et n’aurait jamais cru pouvoir un jour célébrer son propre mariage.

Mais les vieilles questions retentissent à nouveau à nos oreilles – même si souvent, elles ressemblent moins à des questions qu’à des mots d’ordre. Dans la vision du monde traditionnelle, le bonheur est essentiellement intime et égoïste. Les gens raisonnables poursuivent leur intérêt personnel, et s’ils le font avec succès, ils sont censés être heureux. La définition même de ce que veut dire être humain est étroite, et il reste peu de place pour l’altruisme, l’idéalisme, et la vie publique (à moins de parler de célébrité, de statut ou de succès matériel) dans la liste de courses. L’idée que vivre reviendrait à trouver du sens apparaît rarement ; non seulement on suppose que les activités standards ont un sens en elles-mêmes,

mais en plus, on les considère comme les seules options qui en aient, du sens.

L'une des raisons pour lesquelles les gens s'accrochent à la maternité comme clé de l'identité féminine est la croyance que les enfants sont une façon d'exaucer notre capacité à aimer. Mais il y a tant de choses à aimer en dehors de notre progéniture, tant de choses qui ont besoin d'amour, et l'amour a tant d'autres tâches à accomplir dans le monde.

Ceux qui contestent les motivations des personnes sans enfants, qu'ils qualifient d'égoïstes pour avoir refusé les sacrifices qu'induit la parentalité, négligent souvent d'observer que ceux qui aiment leurs enfants intensément ont peut-être moins d'amour à donner au reste du monde. Christina Lupton, qui est mère et écrivaine, a récemment décrit ce à quoi elle a dû renoncer quand les tâches chronophages de la maternité l'ont assaillie, dont

toutes ces manières de s'occuper du monde qui nous entoure et qui sont moins valorisées que la parentalité, mais qui sont tout aussi essentielles pour l'épanouissement de nos enfants. Je parle ici d'écriture et d'invention, de politique et d'activisme ; les lectures et les interventions publiques, les manifestations et l'enseignement, la réalisation de films... La plupart de ce qui compte le plus pour moi et dont découlera, j'en suis persuadée, l'amélioration de notre condition d'humains, est totalement incompatible avec le travail concret et d'imagination qu'exige l'éducation d'un enfant.

Quand le cheval est un zèbre et inversement . . . . .	181
80 livres qu'aucune femme ne devrait lire (2015) . . . . .	199
Ces hommes qui m'expliquent <i>Lolita</i> (2015) . . . . .	207
Le coupable mystère (2016) . . . . .	221
Géante (2016) . . . . .	233
Remerciements et crédits textes . . . . .	249
Crédits artistiques . . . . .	255
Citations de l'édition française . . . . .	257

## LES FEUX

DANS LA MÊME COLLECTION

*Ces hommes qui m'expliquent la vie*

Rebecca Solnit

*Raconte-moi la fin*

Valeria Luiselli

*Lettres éditoriales*

Roberto Bazlen

*Sex and the series*

Iris Brey

*Considérations sur le homard*

David Foster Wallace